

LES NORMALIENS PUBLIENT

Jean Audouze (1961 s)
Jean Hartweg (1966 l)
Lucie Marignac (1983 L)

François Brun et Noémie Bernard Le Gall, *Le Numérique en agriculture. Des technologies aux applications*, Flers, Acta Éditions, 2025.

L'ouvrage rédigé en collaboration par François Brun (1999 s) et Noémie Bernard Le Gall se définit comme un manuel destiné aux élèves des lycées agricoles et aux chercheurs. Il a en effet toutes les caractéristiques d'un ouvrage de recherche : qualification des auteurs, puisque tous deux sont passés par AgroParisTech, recommandation de deux spécialistes, Hervé Pillaud, militant de la FNSEA puis président d'un groupe d'élevage, Cyril Kao, ingénieur général des Ponts, des eaux et des forêts et responsable de la recherche. L'ouvrage est soutenu financièrement par le réseau Naexus, qui s'occupe du numérique agricole, et le réseau Modelia, qui applique à l'agriculture les méthodes de la science des données.



La présentation est très claire, avec cinq sections : collecte des données, notamment par des capteurs et des images numérisées, construction d'algorithmes de prédiction, robotique dans le domaine agricole, autres technologies, notamment intelligence artificielle, logiciels d'aide à l'agriculteur, que ce soit dans la prise de décision ou dans la gestion. Ces cinq entrées sont complétées par une discussion sur les grandes questions que pose le numérique agricole : appropriation des outils numériques et échanges de données notamment. L'intérêt de l'ouvrage tient au regroupement des problèmes autour des trois principales activités : grande culture, élevage, viticulture.

Les méthodes d'identification permettent de reconnaître des animaux porteurs de puces électroniques à l'oreille. Une enquête récente montre que 17 % des bêtes en France sont équipées de ce système. Les puces RFID actives permettent de respecter la chaîne du froid, essentielle dans la production de fromages. Les caméras offrent une surveillance des bêtes lorsqu'elles mettent bas ; elles peuvent aussi mesurer la densité des insectes dans un lieu donné. La télédétection, par satellite ou par drone, permet de définir l'écoulement de l'eau sur le terrain cultivé. Les informations sont ensuite regroupées dans des tableaux généraux, comme le BDNI, base de données nationale d'identification, qui permet de définir une exploitation, un animal et les changements qui interviennent.



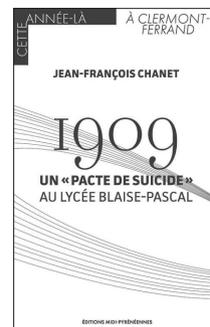
Des tableaux montrent l'évolution des progrès technologiques : ainsi, l'on passe de la communication à bas débit à la 5G des années actuelles. L'analyse distingue Wifi, Bluetooth, NFC et RFID. L'agriculteur peut aussi se référer à des centres de calcul disponibles dans le *cloud*, notamment pour des prévisions météorologiques précises. Un autre domaine essentiel est la prévision d'infections liées à la température et à l'abondance d'eau dans le cadre du changement climatique : Roger Magarey, chercheur nord-américain, a présenté en 2005 une équation permettant de représenter ce danger pour de nombreuses cultures. La prévision peut aller plus loin avec le *machine learning* : la machine apprend à prévoir par un cycle d'essais et d'erreurs. Tel est le cas de la cercosporiose, maladie grave de la betterave, dont on peut ainsi prévoir le surgissement. Le robot, notamment le robot de traite, est de plus en plus utilisé.

Reste à savoir comment ces progrès peuvent se diffuser. Le premier obstacle est celui du prix, très élevé par exemple pour un robot utilisé dans le vignoble. Mais on peut envisager une utilisation mise en commun. De même, des vendeurs peuvent se regrouper en « *marketplaces* » pour éviter autant que faire se peut les intermédiaires multiples. On peut s'interroger sur les contraintes pesant sur les petites exploitations. Mais il faut voir que d'après le recensement agricole de 2023 un tiers des exploitations en cessation d'activité ne trouvent pas de repreneur. On peut donc compter sur le développement du numérique pour travailler avec moins de personnel et sur des surfaces plus grandes.

J. H.

Jean-François Chanet, 1909. *Un « pacte de suicide » au lycée Blaise-Pascal, Portet-sur-Garonne*, Éditions midi-pyrénéennes, 2024.

Ancien élève du lycée Blaise-Pascal, le plus ancien de Clermont-Ferrand, puis de l'École normale supérieure, Jean-François Chanet (1982 l) évoque dans un écrit bref mais dense le « pacte de suicide » à l'origine de la mort d'Armand Nény, élève de troisième dans le même lycée le 25 mai 1909. Plus encore que le suicide, dramatique de la part d'un enfant de 14 ans et demi, ce qui inquiète, c'est le pacte conclu avec deux camarades qui prétendaient eux aussi « en finir » et lui ont fourni un révolver. Armand a laissé un papier sur lequel il avait écrit : *Ave amicis. Moriturus vos salutat*. Ce salut adressé aux amis s'accorde avec le cours de latin pendant lequel il commet son geste à trois heures et quart de l'après-midi. Le révolver a disparu tout de suite après et la police ne l'a pas retrouvé.





Historien, Jean-François Chanut procède méthodiquement. Il cite d'abord *in extenso* le rapport que l'inspecteur d'académie Béquignon adresse au recteur. Celui-ci est très affirmatif sur le lien entre les trois garçons : « Ce qui paraît certain, c'est qu'il y a eu sur ce suicide prémédité conversation entre les trois élèves Nény, Armillon et Déat. » Cette entente donne lieu à des hypothèses liées à l'idéologie des journalistes : si *Le Moniteur*, journal radical, insiste sur la neurasthénie d'Armand et l'alcoolisme de sa mère, *L'Avenir du Puy de Dôme et du Centre*, journal catholique, regrette que l'enseignement du catéchisme n'ait plus cours. L'enterrement a lieu aux Martres-de-Veyre, dont le père, Michel Nény, dirigeait l'école. Le proviseur Hosteing et l'inspecteur d'académie Béquignon sont bien présents, ainsi que des professeurs et d'anciens élèves, mais la sœur et la mère d'Armand ne sont pas mentionnées et aucun camarade d'Armand n'est là.

Le chapitre « Le lycée noir » évoque les changements survenus à Clermont pendant l'enfance d'Armand Nény. Les campagnes, atteintes par le phylloxera, pratiquent la culture des céréales et l'arboriculture : pommes et noix surtout. Le célèbre *Bibendum* de Michelin est apparu dès 1898. Nény a dû visiter la cathédrale en basalte noir, dont la restauration dirigée par Viollet-le-Duc, commencée en 1852, ne s'est achevée qu'en 1902. C'est en 1902, le 31 mai, qu'est réorganisé l'enseignement secondaire, avec plus d'autonomie dans les établissements et une séparation plus nette entre internat et externat. Armand Nény est interne, mais il fait du latin, ce qui le situe dans la future bourgeoisie.

Mais l'essentiel est la controverse politique et sa postérité littéraire, pour reprendre le titre du chapitre III. Maurice Barrès interpelle, le 21 juin 1909, Gaston Doumergue, futur président de la République et pour l'instant ministre de l'Instruction publique dans le gouvernement de Clemenceau. Il voit en Armand Nény, « excellent enfant, très doux, très intelligent, très travailleur », la victime d'un enseignement sans Dieu. Dans une anecdote suspecte, il le montre surpris en train de lire Schopenhauer au bord de la petite rivière de son village. Or Barrès lycéen a eu, à Nancy, un enseignant, Burdeau, qui était le traducteur du *Monde comme volonté et comme représentation*. Ce Burdeau a inspiré le personnage de Paul Bouteiller, professeur de philosophie dans *Les Déracinés*. Dans sa réponse, Doumergue retourne l'argumentation de Barrès en affirmant que « le sentiment religieux a eu dans sa détermination [celle du suicide] une place prépondérante ».

La presse se fait l'écho des débats et les quotidiens catholiques reprennent, dans leurs attaques contre la laïcité de l'enseignement, les propos contre l'influence de Schopenhauer. Chanut cite le début de l'article de Lucien Vrily dans *Le Petit Parisien* du 23 juin : « De pauvres petits potaches ont lu Schopenhauer. Le dégoût de la vie leur est ainsi venu avant qu'ils en eussent goûté les premières joies. Le régime déprimant de l'internat aidant à l'effet de la lecture mal digérée, l'un de ces gosses



hystériques s'est suicidé. » On se rappelle que *Le Petit Parisien*, tirant à plus d'un million d'exemplaires, était le premier journal de l'époque.

Plus frappante encore est la succession des métamorphoses romanesques d'Armand Nény. *Les Faux-Monnayeurs* de Gide se terminent par le suicide du petit Boris, auquel ses camarades fournissent le pistolet chargé de son grand-père. Il se tue en classe, et Gheridanisol récupère le pistolet et le remet dans l'étui du grand-père. Deux ans plus tard, en 1927, Jouhandeau met en scène une « société secrète » de jeunes garçons, qui tirent au sort celui qui devra se tuer. Le malheureux Pierre Noël se tue ainsi, tachant de sang son cahier. Enfin, Alexandre Vialatte raconte une histoire analogue dans *La Complainte des enfants frivoles*, premier roman qui n'a été publié qu'en 1999 à l'initiative de son fils. Chanet retrouve des traces de ce suicide dans plusieurs écrits de Vialatte.

Le récit débute comme un rapport policier et se termine en feu d'artifice mortel mais éblouissant. On ne peut que constater la relative indifférence des adultes à l'égard du pauvre Armand Nény.

J. H.

Georges Chapouthier, *De l'ours en peluche au singe moqueur. Souvenirs d'un passionné d'animaux*, Paris, Pippa, 2024.

Fils d'un helléniste qui fut directeur adjoint de l'École de 1948 à 1953, Georges Chapouthier (1964 s) résume l'esprit de l'institution : il est en effet à la fois scientifique et littéraire. En 1973 il a soutenu à Strasbourg une thèse de biologie sur le transfert d'informations au cerveau ; en 1986, il soutient à Lyon une thèse de philosophie sur la définition d'une éthique de l'homme vis-à-vis de l'animal. Passionné d'animaux dès son enfance, il est sensible à l'unité du vivant : retrouvant après une longue séparation Minette, la chatte de son grand-père, il voit à son regard qu'il est reconnu et pénètre ainsi « dans cet espace mystérieux du vécu existentiel, sans doute commun, depuis des millénaires, entre les humains et les animaux » (p. 16).



Ces souvenirs ne sont donc pas seulement un parcours initiatique. Ils tendent à combiner deux approches que Chapouthier oppose et associe dans l'un de ses derniers livres, *Sauver l'homme par l'animal*¹ : la rationalité et l'imaginaire. Le poète ne se contente pas de mettre en mots le monde ; il le reconstruit intégralement et « singe Dieu », pour reprendre un haïku humoristique du poète Jacques Arnold, cité par l'auteur. Le cœur du témoignage sera donc une série de haïkus qui marquent les

1 G. Chapouthier, *Sauver l'homme par l'animal*, Paris, Odile Jacob, 2020, p. 135.



temps forts de son expérience d'enfant. De même, il ne faut pas imaginer les petits récits comme les esquisses d'un zoo champêtre. On n'y trouvera ni cheval ni chien. Enfin, l'auteur marque l'unité de son œuvre par référence à des ouvrages plus importants, cités en note dès le début, depuis *Au bon vouloir de l'homme* (1990) jusqu'à *L'homme, l'animal et l'éthique. Quelques réflexions essentielles* (2023).

Le petit ours a été apporté par le père Noël. Aussi l'enfant souffre-t-il lorsque ses camarades de Montaigne lui disent que celui-ci n'existe pas. Mais l'ours n'en est pas moins à l'origine d'une société : une amie de sa mère lui coud un costume de joueur de cornemuse écossais, et il trône au milieu d'autres ours dont plusieurs sont habillés. L'auteur revendique la création d'un imaginaire à partir des interactions de ces ours. Cet imaginaire est marqué par la mort : mort dérisoire de Napoléon, victime de son fils « Léon » qui lui « a crevé le bidon ». Mort affligeante des quatre délicieux chatons de Minette, car une petite ferme ne peut nourrir une horde de chats. Mort d'une autre chatte, la chatte noire nommé Mistou, victime de son accouchement ou d'un compagnon malade, ce qui apparente sa destinée à celle des midinettes du XIX^e siècle. Mort du petit veau, qui a compris qu'il va mourir et refuse tout contact.

Mort bien plus grave du grand-père adoré, mais aussi racheté par le deuil de sa chatte Minette, qui vient dormir sur sa tombe. On retrouve la mort plus tard dans l'image horrible d'un abattoir pyrénéen. Mais le narrateur en triomphe quand il refuse de donner la mort à une tourterelle que chasse un ami de ses parents. Il reste fier d'avoir refusé son fusil, même si, à 15 ans, il comprend bien que c'était un rite de passage à l'âge adulte. L'évolution ne se fait pas en un jour : le naturaliste collectionne des papillons qu'il tue pour les conserver. Ils n'en finiront pas moins en poussière, comme ceux de son grand-père médecin de campagne.

Quel est le centre de ce récit fait de très brefs épisodes ? C'est sans doute « l'esquisse d'une passion orageuse » pour reprendre le titre du chapitre le plus long de ce petit livre. Le narrateur a 6 ans. Sa mère lui propose de passer seul la nuit dans une cabane en bois à un étage, qui n'est accessible que par une échelle que l'on enlève ensuite. La maisonnette est située dans un lieu appelé « les terriers », car il pullule de lapins et de taupes. Un orage éclate, violent. Le petit garçon n'est d'abord pas très rassuré. Mais il vit ensuite une osmose avec la nature et retrouve la tranquillité d'un « état foetal ». Il vit une « empathie salvatrice » qui s'oppose à la « dure loi de la jungle ». Il est à la fois pin, chêne, taupe et lapin.

Le point d'arrivée est très décalé, dans le temps et dans la philosophie. Georges Chapouthier bénéficie de sursis pour études et ne fait son service militaire qu'à 27 ans. Il s'occupe à Paris de quatre chimpanzés qui deviennent des amis. Il rend visite à l'un d'eux et passe une après-midi entière dans sa cage. Une anecdote montre que le rire n'est pas « le propre de l'homme » : François, le chimpanzé le plus amical,



menace Georges à chaque entrée en scène. Un jour, Georges esquisse un mouvement de retrait : François se met à rigoler « à gorge déployée ». C'est donc qu'il se moquait ! Et Chapouthier de conclure sur le respect et l'amitié nécessaires entre l'homme et l'animal. Son ouvrage déjà cité, *Sauver l'homme par l'animal*, porte en annexe la *Déclaration des droits de l'animal*, dans la version de 2017. Le cœur du livre est bien « la maison de mon enfance », illustrée par un beau dessin : c'est là qu'a eu lieu la révélation de la fusion avec la nature.

J. H.

Françoise Combes, *Petite histoire de la cosmologie*, Paris, CNRS Éditions, 2025.

La cosmologie, qui cherche à comprendre l'origine et l'évolution (l'histoire) de l'Univers dans son ensemble, est à la fois la sous-discipline la plus ancienne et la plus moderne de l'astronomie. La plus ancienne, puisque dès le paléolithique supérieur nos ancêtres disposaient de repères temporels liés à leurs observations du ciel. La plus moderne puisque cette sous-discipline, d'abord spéculative jusqu'au début du xx^e siècle, est devenue désormais quantitative : on peut estimer depuis 2001 l'âge de l'Univers avec trois chiffres significatifs (13,8 + ou - 0,2 milliard d'années), sa composition, son taux d'expansion ainsi que les principales étapes de la formation de ses grandes structures (les galaxies et leurs amas).



Françoise Combes (1975 S), cosmologiste de premier plan au niveau national et international (récipiendaire de la médaille d'or du CNRS en 2020, professeur titulaire de la chaire « Galaxies et cosmologie » depuis 2014 et présidente de l'Académie des sciences pour la période 2025-2026), vient de publier une « petite histoire de la cosmologie » sous la forme d'un volume de 150 pages au format « livre de poche ». Il m'est agréable de rendre hommage à la partie du livre (chapitres III et suivants) qui concerne les développements les plus récents de la cosmologie (consolidation de la théorie du Big Bang, tous derniers résultats concernant le fond micro-onde cosmologique, présence de matière « noire », premières découvertes obtenues grâce à la détection expérimentale des émissions d'ondes gravitationnelles et aux observations déjà accomplies grâce au James Webb Space Telescope lancé le jour de Noël 2021, sans oublier l'exposé des derniers développements de la théorie de l'inflation).

La lecture de ce petit livre fournit une belle photographie de la cosmologie en train de se faire aujourd'hui. Néanmoins, le format réduit de l'ouvrage a contraint l'auteure à plusieurs « impasses » concernant l'histoire de la détermination de l'âge de l'Univers ainsi que le rôle effectif de la nucléosynthèse primordiale dans la détermination des densités respectives de matière nucléaire et de matière « noire » dans

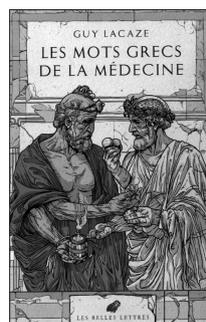


ce même Univers. J'espère que Françoise Combes envisagera bientôt d'écrire une histoire de la cosmologie un peu plus vaste qui conserverait la qualité de cet exposé très moderne tout en abordant les sujets qui n'ont pu être traités ici.

J. A.

Guy Lacaze, *Les Mots grecs de la médecine*. « Logiatrie », Paris, Les Belles Lettres, 2024.

Helléniste maître de conférences à l'université de Tours, Guy Lacaze nous offre un volume qui a toutes les qualités d'une thèse, et même de plusieurs thèses : c'est d'abord, comme le titre le suggère, une étude linguistique de la langue des médecins, de l'Antiquité jusqu'à nos jours. Le sous-titre « logiatrie » renvoie aux médecins de Molière comme à la pratique contemporaine des « psychanalystes de salon ». Il suggère une double lecture par disjonction entre le savoir authentique et la propagande : traducteur de Lucien, Guy Lacaze rappelle des titres doubles comme *Timon ou le Misanthrope*. L'attente du second titre fait appel à la patience du lecteur, qui doit attendre la conclusion du livre pour avoir le mot de la fin. La seconde dimension du livre est son inscription dans une série qui contient *Les Mots de la géographie* de Brunet et *Les Mots de la philosophie*. Il s'agit de fonder une discipline sur les termes techniques qu'elle emploie. Guy Lacaze prend la précaution de rappeler, dès son introduction, les préfixes et suffixes grecs. Il rappelle que Jouanna, auteur de deux ouvrages sur Hippocrate, et Garnier et Delamarre, auteurs d'un *Dictionnaire illustré des termes de médecine*, sont des contributions indispensables pour qui veut comprendre la médecine.



Hippocrate n'a jamais prêté le célèbre serment qui porte son nom, et qui accompagne encore aujourd'hui les soutenances de thèses médicales. Mais, descendant mythique d'Asclépios, il est réputé l'auteur d'un *Corpus hippocraticum* d'une soixantaine d'ouvrages, étalés sur plusieurs siècles avec des auteurs divers. Complétant les prêtres du sanctuaire d'Asclépios plutôt que s'opposant à eux, il récuse toute guérison divine et procède par observation. Il peut ainsi prédire l'évolution de la maladie. Hippocrate est très proche de notre écologie : il préfigure la théorie des climats. Son gendre et disciple Polybe formalisera la célèbre distinction des quatre humeurs : sang, flegme, bile noire et bile jaune, dont l'équilibre fait la santé. Hippocrate est à la fois philosophe et physicien. L'équilibre organique n'est pas distinct de l'équilibre du monde, où le chaud, le froid, le sec et l'humide doivent se contrebalancer.



Guy Lacaze passe plus rapidement sur les théories d'Aristote, qui se distingue par son refus du jargon. Il a le mérite de dégager la notion d'organe, à laquelle il associe une fonction. Mais guidé par la notion de chaleur vitale, il fait tout dépendre du cœur. Cela l'amène à négliger le cerveau, dans lequel il voit un réfrigérateur adoucissant la chaleur du cœur. Nous avons tiré de là des expressions comme « mettre du cœur à l'ouvrage » ou « avoir un cœur sensible ». À l'époque de Marc-Aurèle, qui voyait en lui « le premier parmi les médecins et le seul parmi les philosophes », Galien est l'admirateur d'Hippocrate et lie comme lui médecine et philosophie, comme le prouve le titre *Que l'excellent médecin est aussi philosophe*. Très sûr de lui, il prétend avoir guéri presque tous ses patients. Il a fait progresser la connaissance du sang, avec la distinction entre veines et artères. Il pratique abondamment la saignée. De nos jours, il inspire encore les pharmaciens. Sa ville d'élection est Pergame, avec son Asclépeion, que Guy Lacaze qualifie plaisamment de CHRU : Centre hospitalier religieux universitaire. Il a pour patient le rhéteur Ælius Aristide, « âme forte, corps faible. Son corps tout entier fut rongé par la phtisie au cours de l'activité qu'il déploya tout au long de sa vie. » Avec Galien se termine l'évocation de la médecine antique.

Il est plus difficile de rendre compte des développements suivants, consacrés au patient, à la maladie et au médecin. L'étude du patient distingue les différents organes : appareil respiratoire, cœur, appareil digestif, appareil urogénital, système nerveux, système endocrinien, etc. Elle permet de redresser certaines erreurs, comme celle que signale la quatrième de couverture sur la « rupture d'anévrisme ». Il faudrait écrire « anévrysme » car le *a* n'est pas privatif et l'expression n'a aucun rapport avec les nerfs. Elle vient du grec *eurus*, que l'on trouve dans le nom d'Eurydice, et cela veut dire « large ». Il s'agit d'une dilatation de l'artère, déjà connue de Galien : si elle intervient sur l'aorte, en induisant des fuites de sang, elle peut provoquer la mort. L'intérêt de cette réflexion sérieuse est de mettre en garde contre des dérives lexicologiques qui sont aussi des expériences paramédicales. « Le docteur Grégory Ninot dit avoir dénombré près de 200 métiers de santé ou pseudo-thérapies hors les clous : "Cela va de la chromothérapie à l'argilothérapie en passant par la kinésiologie, l'eutonnie, la fasciathérapie, la gemmothérapie ou l'ondiobiologie." N'en jetez plus !¹ » Il demeure que les nouvelles disciplines les plus sérieuses comportent des risques : en 2020, la Française Emmanuelle Charpentier et l'Américaine Jennifer Doudna ont découvert un système de modification génétique CRISPR-Case 9 baptisé « bistouri moléculaire » ou « ciseaux à ADN » qui permet de modifier le patrimoine génétique des cellules souches. Un prix Nobel a couronné cette découverte majeure, mais qui n'est pas sans danger.

1. G. Lacaze, *Les Mots grecs de la médecine*, p. 427.

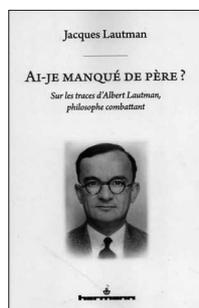


La conclusion est un retour aux origines : Guy Lacaze fait observer que les textes savants sont écrits en ionien, alors que leurs auteurs parlaient dorien pour la plupart. Cos, la patrie d'Hipparque, est une île ; Pergame, lieu d'exercice de Galien, est une cité d'Asie mineure. Hérodote, le père de l'Histoire, écrit en ionien, comme Hipparque, père de la médecine. Cette tradition littéraire se retrouve en France à la Renaissance : Rabelais présente à l'université de Montpellier les *Aphorismes* d'Hippocrate et *L'Art médical* de Galien. « Il faisait, lui aussi, au fond, de la "logiatrie" et je m'inscris dans le droit fil de sa tradition. » Le livre se termine par l'éloge du docteur Freustié, un lettré, relayé par Roberto Calasso et ses *Noces de Cadmos et d'Harmonie*, autant dire de la guerre et de l'amour. La logiatrie permet de retrouver le bonheur au sein du désordre de la maladie.

J. H.

Jacques Lautman, *Ai-je manqué de père ? Sur les traces d'Albert Lautman, philosophe combattant*, Paris, Hermann, 2024.

Professeur de sociologie émérite, Jacques Lautman (1955) a publié en 2024 un hommage à son père Albert Lautman, lui aussi normalien (1926), fusillé par les Allemands en août 1944. Mais comme le titre l'indique, cet hommage est bien plus qu'un tombeau. La question « ai-je manqué de père ? » incite à suivre les « traces » non seulement d'un père philosophe des mathématiques, mais d'une série de lignées juives, pratiquantes ou non. Le livre peut se lire comme le chœur de voix tantôt accordées, tantôt discordantes.



La première voix est celle du populisme : en 1992, Jacques Lautman enseigne à l'École militaire de Coëtquidan, « option géopolitique et société » : il rappelle qu'un Français sur quatre a au moins un grand-père d'origine étrangère. Bretons traditionnels et identitaires, une partie de ses auditeurs quitte la salle de cours. Le général commandant les sanctionne. La seconde voix est celle de l'histoire comme précis, rappelant la condition des juifs en Europe et en Asie centrale : le « royaume Khazar » a sans doute existé vers l'an mil entre mer Noire et Caucase, mais le peuplement juif de l'Europe du Nord est dû à leur rejet des pays du Sud. La France n'a pas échappé à l'antisémitisme : Louis IX leur a imposé le port de la rouelle en 1254 et Philippe le Bel les a chassés de France en 1307. Il faut attendre la Révolution et 1791 pour les voir admis à tous les emplois, y compris dans l'armée.

D'autres voix correspondent à des origines de la famille Lautmann, avec deux puis un seul. Dominée par l'Autriche, la Galicie est un haut lieu du hassidisme, prospère au XVIII^e siècle puis en déclin après le premier partage de la Pologne en 1772. Le négociant Albert Lautmann en est originaire mais il installe ses enfants à Vienne



en 1878. Adolphe gagne Paris en 1883, y fait commerce de tissus, épouse une juive née en France et obtient la naturalisation en 1897. La famille maternelle de Lautman vient de Delme, bourgade située dans un couloir qui, un siècle avant le rattachement de la Lorraine à la France, permettait aux troupes de passer de Sedan en Alsace. Le nom de cette famille, Lajeunesse, est la transcription de Yekoutiel, racine juive signifiant « jeune ». Venue à Paris, elle acquiert une charge d'agent de change. On peut noter que ni les Galiciens n'ont gardé la foi mystique du hassidisme, ni les Lorrains de Delme n'ont conservé leur métier initial d'éleveurs de chevaux.

La Première Guerre mondiale est l'occasion de montrer leur attachement à la France, souvent mal récompensé. Adolphe a 59 ans en 1914 ; il sera fournisseur de drap pour l'armée. Le seul à ne pas être français est Sami, grand-père de Jacques Lautman. Mais comme il a des origines viennoises, il ne peut devenir médecin dans l'armée. Il ne sera que médecin auxiliaire à titre étranger. Pourtant, grièvement blessé en février 1916, il obtient la médaille militaire et redemande à devenir citoyen français : nouveau refus. Il devra attendre mars 1920 pour sa naturalisation.

Son fils, Albert Lautman, fait partie du groupe de cinq khâgneux de Condorcet admis rue d'Ulm en 1926. Il est un temps sollicité pour remplacer son oncle Adolphe, mort cette année-là, dans son entreprise d'import-export de tissus et d'ameublement. Mais il ne renonce pas à l'École normale, où il retrouve son condisciple Herbrand, mathématicien génial entré en 1925. Celui-ci l'initie aux mathématiques contemporaines. En 1929-1930, il prépare l'agrégation de philosophie sous la direction du caïman Jean Cavailles, dont il devient l'ami. Tous deux ont passé du temps en Allemagne, où les recherches algébriques sont très avancées. En 1931, il épouse Suzy Perreau-Detrie et part pour le Japon : le directeur de l'École, Célestin Bouglé, a proposé un poste à Yokohama pour lequel les deux candidats étaient Sartre et Lautman. Celui-ci envoie sa candidature par le transsibérien, Sartre par les messageries maritimes. Le train est bien plus rapide et Lautman obtient le poste pour deux ans. Mais à son retour, il voit l'inspecteur général Parodi lui proposer le choix entre Saint-Omer et Vesoul... Toutefois, de 1936 à 1939, sa femme et lui se retrouvent à Chartres, qui est alors un tremplin pour Paris et l'enseignement supérieur.

Autre voix : celle de « l'enfant dans la guerre », puisque Jacques Lautman n'a que 5 ans le 3 mars 1939, lorsqu'il entend la nouvelle de l'élection du pape Pie XII. C'est son premier souvenir. Plus tard, il apprendra que son père vient de faire une communication à la Société française de philosophie, en compagnie de Jean Cavailles, et à la demande de Léon Brunschvicg, président en exercice. La guerre voit Lautman commander une batterie de DCA, car il s'est formé en 1938. Mais les moyens de transport font défaut, et son unité est cernée et capturée. Il ne réussit pas moins à s'évader du camp d'officiers où il est interné, après avoir passé sept mois avec ses camarades à creuser un tunnel de 80 mètres de long. Il parvient à Toulouse, où sa femme Suzy, qui n'est



pas juive, a été nommée, et y retrouve son compagnon de captivité, le soldat Jacques Louis, organisateur de l'évasion. Il s'occupe de faire passer des hommes en Espagne et rencontre Jean Cavaillès, qui a vu le général de Gaulle à Londres. Cavaillès est arrêté à Paris fin juillet 1943 et exécuté à Arras en avril 1944. Sous l'autorité de Jean-Pierre Vernant, alors professeur de khâgne en philosophie au lycée Pierre-de-Fermat, Albert Lautman est chef adjoint du maquis en charge de l'instruction.

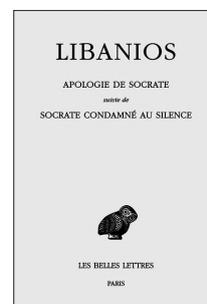
Outre Jacques Louis, Albert Lautman fait connaissance avec l'organisateur Cavelis, l'antifasciste italien Silvio Trentin, qui avait été professeur de droit à Venise, le camarade de promotion Pierre Bertaux, membre du parti socialiste clandestin, la résistante de longue date Marie-Louise Dissard, qui s'occupe de l'acheminement des « colis » (résistants et réfugiés à faire passer en Espagne). Dissard est en relation avec Victor Farrell, représentant à Genève de l'Intelligence Service. En avril 1944, un convoi hétéroclite et trop nombreux entreprend de passer les Pyrénées en empruntant des cols à 2 500 mètres d'altitude. Il semble qu'ils aient été trahis puis encerclés par les Tyroliens qui surveillaient la frontière. Albert Lautman est arrêté peu après à Toulouse le 15 mai. Il compte bien s'évader mais la libération coupe les voies ferrées et il est extrait le 29 juillet de la prison de Toulouse et exécuté sur l'ordre d'un officier allemand. C'est la dernière exécution de l'époque, qui tue 47 personnes.

Dans une brève conclusion, Lautman tente de répondre à la question initiale : même si inconsciemment il a « manqué de père », le courage de sa mère, sa volonté spinoziste de refuser la tristesse a amené ses enfants à choisir la voie du courage. Le fils pense aussi qu'en 1968, son père aurait refusé de condamner le mouvement étudiant, sans pratiquer pour autant la démagogie. Quant au choix entre l'Université et la Résistance, des vies actives et courageuses comme celle de Jean-Pierre Vernant prouvent que le salut n'était pas dans la fuite, même si certains ont laissé leur vie dans le combat.

J. H.

Libanios, *Apologie de Socrate. Socrate condamné au silence*, texte établi par Pierre-Louis Malosse, traduction, commentaires et notes de Bernard Schouler, Paris, Les Belles Lettres, 2024.

Quel helléniste ne s'est pas confronté, à ses débuts, à la célèbre *Apologie de Socrate* composée par son disciple le plus célèbre, Platon, seulement trois ans après sa mort en 399 avant notre ère ? Socrate s'y défend de ne pas croire aux dieux, de tourner en dérision la démocratie athénienne, de corrompre la jeunesse. La formule la plus célèbre de ce discours est le fameux « Je sais que je ne sais rien », dont le grec fait ressortir la paronomase : $\acute{\epsilon}\nu\ \omicron\acute{\iota}\delta\alpha\ \acute{\omicron}\tau\iota\ \omicron\upsilon\delta\acute{\epsilon}\nu\ \omicron\acute{\iota}\delta\alpha$. Socrate n'avait pas tort de penser que sa mort ne mettrait pas fin au





procès : les Apologies (défenses) de Socrate se sont multipliées après sa mort. La plus connue est l'*Apologie de Socrate* de Xénophon, écrite un an après celle de Platon.

Le texte de Libanios, professeur d'éloquence à Antioche, est très éloigné dans le temps : Bernard Schouler (1953 l), professeur émérite de grec à l'université de Montpellier, le situe en 367 ou 372 de notre ère, une dizaine d'années après le court règne de Julien l'Apostat. Dès 1984, Bernard Schouler a consacré plus de mille pages¹ à évoquer l'humanisme de ce grand sophiste et professeur de rhétorique qu'a été Libanios. Accusé par ses adversaires d'avoir fait son profit de bribes de discours antérieurs, Libanios est ainsi réhabilité comme grand écrivain. Le volume de l'édition des Belles Lettres paru en 2024, l'année de la mort de Schouler, est bien un testament. Comme le veut la tradition, il évoque la complexe histoire des manuscrits : il en compte 19, de deux ordres différents, datant des XIII^e et XIV^e siècles. Le texte est rangé par erreur dans les *Discours*, alors qu'il s'agit d'une *Déclamation*, exercice pédagogique très goûté sous l'Empire.

Socrate doit faire face à trois adversaires : le mauvais poète Méléto, l'orateur Lycon et le plus redoutable, Anytos, riche corroyeur et homme politique qui ne veut pas que l'on évoque son activité artisanale. Or Socrate s'y refuse, au nom de la parrhèsia : un honnête homme doit pouvoir tout dire. Il doit donc s'opposer à ceux qui lui reprochent des critiques permises. Aucune loi, à Athènes, n'interdit de critiquer les poètes, même les plus grands. Aristophane a le droit de faire rire de la tragédie ; c'est l'une des principales forces de la comédie. Homère, Hésiode eux-mêmes peuvent être critiqués. La seule exception à cette règle est le respect des noms des meurtriers du tyran Pisistrate, Harmodios et Aristogiton : Hérode Atticus, le rhéteur du II^e siècle constructeur du théâtre qui porte son nom, nous révèle que nul n'avait le droit de donner leur nom à des esclaves.

Socrate réfute les accusations en distinguant différents domaines. Ainsi, on l'accuse de vol et de tromperie. Mais ce qui est interdit en temps de paix est permis en temps de guerre. Dans la *Petite Iliade*, le poète Leschès raconte qu'Ulysse fut félicité d'avoir dérobé à Troie le *Palladion*, statue sacrée en bois de Pallas, la compagne de jeu d'Athéna, qu'elle tua accidentellement. Sans cette prise, Troie ne pouvait être conquise. Or, l'enlèvement d'Hélène par Paris est une faute bien plus grave. Autre réfutation : on peut retourner les arguments des accusateurs en montrant qu'ils sont invraisemblables. L'accusation reproche à Socrate d'avoir organisé des réunions clandestines. Mais où et quand aurait-il pu les organiser, alors qu'il vivait en public ? Anytos reproche à Socrate de ne pas être banquier. Ce reproche peut surprendre, mais il faut se souvenir que les chorégies étaient financées par les citoyens les plus riches. La réfutation se fait par « antilepse » : certes, Socrate n'est pas riche, mais ce

1 B. Schouler, *La Tradition hellénique chez Libanios*, vol. 2, Lille-Paris, 1984 (thèse).



n'est pas en soi une faute. Enfin, on peut reprocher à Socrate d'avoir eu pour élèves l'ambitieux Alcibiade et l'autoritaire Critias. Mais Alcibiade a fait du bien à la cité même s'il a été imprudent en Sicile ; quant à Critias, il est coupable, mais on ne peut reprocher au maître les fautes de son disciple.

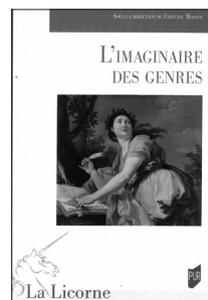
Le terme d'antilepse le dit bien : l'analyse de la déclamation procède de la rhétorique des « seconds sophistes » et notamment d'Hermogène, à qui Bernard Schouler a emprunté le vocabulaire technique de son introduction. Au 11^e siècle, Hermogène élabore une rhétorique qui inspirera jusqu'à la Renaissance. Cité dans la bibliographie, Michel Patillon a publié en 1988 *La Théorie du discours chez Hermogène le rhéteur*, livre inspiré de sa thèse de doctorat soutenue en 1985. C'est de là que viennent les définitions de l'introduction : la « méthode paragraphique » dénonce le retard et l'imprécision de l'accusation, le report sur l'accusé des fautes d'autrui, l'omission d'éléments décisifs (par exemple le corps de la victime introuvable). Les divisions du discours sont tirées de concepts empruntés à Hermogène qu'il serait fastidieux d'énumérer ici.

Très cultivé, lecteur de Platon, Xénophon, Lysias, Isocrate, Thucydide, Libanios maîtrise la rhétorique de son époque. Il s'intéresse médiocrement à la politique, mais défend de toutes ses forces la liberté d'expression et proteste contre la toute-puissance de l'argent. Il défend son pré carré en soutenant qu'un professeur de rhétorique n'est pas responsable des erreurs de ses disciples. L'intérêt de cette déclamation qui a la longueur d'un discours est de nous familiariser avec la lecture humaniste, à plus de sept cents ans d'intervalle, de la période classique d'Athènes. Grand spécialiste de la rhétorique antique, Bernard Schouler a su tisser un lien entre la nouvelle rhétorique d'aujourd'hui et la tradition byzantine.

J. H.

L'Imaginaire des genres, sous la direction de Chantal Massol, Rennes, PUR, 2024.

Professeur émérite à l'université de Grenoble-Alpes, Chantal Massol (1974 L) dirige et présente une série de quatorze études sur *L'Imaginaire des genres*. Dans sa présentation, qui est aussi une réflexion sur la notion de genre, elle écarte l'idée d'une définition normative comme celle qui avait cours au XVII^e siècle et qu'illustre notamment Boileau. Sa référence est plutôt la joyeuse mêlée évoquée par Thomas Sebillet qui, un an avant la parution de la *Défense et illustration de la langue française*, soutient le remplacement des genres médiévaux par le sonnet et l'ode. Chantal Massol se réfère aux principales études récentes sur les genres, et en particulier à l'ouvrage devenu classique de Jean-Marie Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?* On sait que Schaeffer distingue trois attitudes, liées à





trois époques : normative jusqu'au xvii^e siècle, essentialiste au xix^e siècle, structurale de nos jours, avec une appréciation des différences entre les genres. L'introduction de Chantal Massol cite également les études d'Antoine Compagnon, de Dominique Combe et de Marielle Macé.

L'intérêt de ce recueil d'articles est la diversité des participants et des perspectives. À un noyau de professeurs grenoblois viennent s'ajouter un groupe de l'université Louis Lumière à Lyon et une forte proportion d'universitaires québécois, particulièrement concernés par le roman féminin. Chantal Massol met l'accent sur la fonction créatrice de l'imaginaire, marquée par la réflexion de Gilbert Durand sur les archétypes¹ et celle de Castoriadis sur l'imaginaire qui fonde les structures sociales². Cette fonction mêle des genres de types différents : ainsi, *Don Quichotte* est à la fois récit et parodie. À la suite de Schaeffer, Chantal Massol insiste sur la diversité des critères qui définissent les genres littéraires : « formels (le sonnet), thématiques (la nouvelle galante, le roman maritime), pragmatiques (le panégyrique, le tombeau), modaux (le récit), énonciatifs (l'autobiographie) ». Encore ces définitions varient-elles avec le temps : le titre de « Divine Comédie » ne correspond pas à notre définition de la comédie.

Chantal Massol présente ensuite les quatorze contributions, en insistant sur leur diversité mais aussi leur convergence. Madeleine Savart montre comment un « imaginaire viatique » né au xvii^e siècle contribue à donner un statut de genre au récit de voyage. Christelle Couleau étudie la constitution d'un roman d'anticipation scientifique. Daniel Long montre comment, dans les années 1860, l'émergence du naturalisme qui n'exclut pas un attachement au romantisme fait du roman un genre « métissé ». Corinne Saminadayar Perrin évoque la dégradation de la littérature en journalisme et dans le même temps l'apparition de genres plus nobles, comme le grand reportage. Les imaginaires sont aussi liés à une atmosphère culturelle : dans les années 1960 apparaît au Québec un « roman féminin » étudié par Aurore Turbiau. Corentin Lahousse examine comment l'écrivain d'origine belge Marcel Moreau, disciple de Blanchot, substitue l'écriture à toute allégeance à un genre littéraire. La lecture de quarante traductions de *L'infini* de Leopardi, entre 1844 et 2018, permet à Pascale Roux de définir diverses conceptions de la poésie, dominée par le rythme. La fin du livre est consacrée à « l'intermédialité », soit l'orientation donnée au genre littéraire par des arts différents : gravures de l'édition nationale de Victor Hugo, stèles de Ségalen.

Il faut accorder une place particulière à la belle étude de Delphine Gleizes sur l'imaginaire des arts au xix^e siècle. Elle part de la déclaration baudelairienne connue du salon de 1846 : « Le meilleur compte rendu d'un tableau pourra être un sonnet ou une élogie. » Elle propose de retourner la formule et d'examiner si

1. G. Durand, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Denoël, 1960.

2. C. Castoriadis, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil, 1975.



un poème ne peut pas rendre compte d'une création picturale ou sculpturale. Le frontispice de Notre-Dame de Paris assure la distribution et la hiérarchie des rôles : « La Bohémienne danse sur le parvis de la cathédrale, le bossu en hante les cloches, l'archidiacre, tel un bernard-l'hermite, s'y réfugie dans une cellule d'étude. » À plus petite échelle, le kaléidoscope, inventé en 1817, est à la fois titre d'ouvrage et mode de perception. Un périodique s'intitule *Le Kaléidoscope philosophique et littéraire* dès 1818-1819. Le peintre de la vie moderne est, selon Baudelaire, « un kaléidoscope doué de conscience ». Le paysage moderne est marqué par la fragmentation et la labilité : ainsi, Lamartine voit le Bosphore comme un « kaléidoscope merveilleux ». L'eau-forte garantit la solidité et la concision du poème saturnien, vrai bijou...

On voit que l'approche par les arts plastiques est fructueuse. Mais il est permis de regretter que le jargon linguistique et poétique occupe tant de place dans une partie des contributions.

J. H.

Parutions récentes de membres de la communauté normalienne signalées à *L'Archicube*

Dickow ALEXANDER et Patricia SUSTRAC (dir.), *Dictionnaire Max Jacob*, Paris, Classiques Garnier, 2025.

Jean-Louis AUTHIER et Joanie CAYOUILLE-REMBLIÈRE (dir.), *Ce que voisiner veut dire. Une grande enquête sur les liens sociaux de proximité*, Paris, PUF, 2025.

Alain BADIOU et Pascale FAUTRIER (dir.), *La Question Sartre*, Paris, PUF, 2025.

Étienne BALIBAR et Patrice MANIGLIER, *La Terre ou le Monde. Divergences cosmopolitiques*, Paris, Miallet-Barrault, 2025.

Jean-Marie BEYSSADE, *Rousseau et la politique des modernes*, Paris, Vrin, 2025.

Ariane BILHERAN et Régis BRUNOD, *Le Sexe n'est pas un jeu d'enfants*, Paris, Guy Trédaniel, 2025.

David BLANCHON et Selin LE VISAGE, *L'Eau en 30 questions*, Paris, La Documentation française, 2025.

Denis BONNELLE, *Arriver à bon port*, Paris, L'Harmattan, 2024.

David BRUNAT, *À la machine*, Paris, La Thébaïde, 2025.

Marta CARAION, Sophie-Valentine BORLOZ et Judith LYON-CAEN (dir.), *Écrire les choses. Littérature et culture matérielle 1830-2020*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2025.

Clémence CARDON-QUINT, *L'Argent de l'École. Histoire du budget de l'Éducation nationale depuis 1945*, Paris, Presses de Sciences Po, 2025.

Édouard COQUET, *Rome pour ou contre l'Empire ? Missions catholiques et colonies françaises (1918-1930)*, Rennes, PUR, 2025.

Sophie CRAS et Charlotte GUICHARD, *Vendre son art de la Renaissance à nos jours*, Paris, Le Seuil, 2025.



- Vincent DEBAENE, *La Source et le Signe. Anthropologie, littérature et parole indigène*, Paris, Le Seuil, 2025.
- Jacques DERRIDA, *Psychanalyse et critique littéraire (1969-1970)*, Paris, Le Seuil, 2025.
- Paul-Victor DESABRES, *La Plume et le Lys. Carrière, publication et service de la politique royale chez Blaise de Vigenère (1530-1596)*, Genève, Droz, 2025.
- Anne DUPRAT (dir.), *Le Hasard. Littérature, arts, sciences, philosophie*, Paris, CNRS Éditions, 2025.
- Jeanne ÉTELAIN, *Zones, Terre, sexes et science-fiction*, Paris, Flammarion, 2025.
- Éric FASSIN, *Misère de l'anti-intellectualisme. Du procès en wokisme au chantage à l'antisémitisme*, Paris, Textuel, 2024.
- Manon GARCIA, *Vivre avec les hommes. Réflexions sur le procès Pelicot*, Paris, Flammarion, 2025.
- Amaena GUÉNIOT, *La Société des projets*, Paris, CNRS Éditions, 2025.
- Emmanuelle HÉNIN, Xavier-Laurent SALVADOR et Pierre VERMEREN (dir.), *Face à l'obscurantisme woke*, Paris, PUF, 2025.
- Thierry HOQUET, *Histoire (dé)coloniale de la philosophie française. De la Renaissance à nos jours*, Paris, PUF, 2025.
- Sophie LALANNE et Mathilde SIMON (éd.), *Non Graecos minus barbaros. Les Romains et les Grecs de leur temps*. Vol. I. *Au temps de la République*, Pessac, Ausonius, 2025.
- Mickaël LAUNAY, *L'Équation de la chauve-souris. De la poussée d'Archimède à la physique quantique*, Paris, Hugo Publishing, 2024.
- Marie LUCAS, *Religion et hérésies dans la pensée d'Antonio Gramsci*, Classiques Garnier, 2025.
- William MARX, *Libraries of the Mind*, Princeton, Princeton University Press, 2025.
- Anne-Sophie MOREAU, *Fermentations. Kéfir, compost et bactéries : pourquoi le moisi nous fascine*, Paris, Le Seuil, 2025.
- Maurice OLENDER, *Priape. Le phallocrate impotent*, Paris, Le Seuil, 2025.
- Mathilde RAMADIER, *Renouer avec la Terre. Plaidoyer pour un nouveau sublime*, Paris, Le Seuil, 2025.
- Jacques RANCIÈRE, *Au loin la liberté. Essai sur Tchekhov*, Paris, La Fabrique, 2024.
- Baptiste ROGER-LACAN, *Le Roi. Une autre histoire de la droite*, Paris, Passés composés, 2025.
- Claude ROMANO, *L'Appartenance au monde*, Paris, Le Seuil, 2025.
- Maxime ROVERE, *Parler avec sa mère*, Paris, Flammarion, 2025.
- Nicolas TENZER, *Fin de la politique des grandes puissances. Petits et moyens États à la conquête du monde*, Paris, L'Observatoire, 2025.
- Boris VALENTIN, *De Courbet à Lascaux. Une origine du monde préhistorique*, Paris, INHA, 2024.
- Pierre VERSCHUEREN (dir.), *La Thèse et le Doctorat. Sociohistoire d'un grade universitaire (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, Éditions de la Sorbonne/Presses universitaires de Franche-Comté, 2025.
- Pierre WAGNER (dir.), *Logique et épistémologie*, Paris, Vrin, 2025.
- Francis WOLFF, *La Vie a-t-elle une valeur ?*, Paris, Philosophie magazine Éditeur, 2025.



Gershom Scholem, *Quitter Berlin. Journal de jeunesse*, Paris, éditions Rue d'Ulm, 2025.

À l'occasion de la parution aux éditions Rue d'Ulm de *Quitter Berlin. Journal de jeunesse* de Gershom Scholem, ses deux éditeurs scientifiques, Angela Guidi et Sacha Zilberfarb, reviennent sur la genèse et l'itinéraire du livre à l'occasion d'un échange avec Lucie Marignac, directrice des éditions.



« [...] nous voulons la révolution dans le judaïsme. Nous voulons révolutionner le sionisme et prêcher l'anarchisme, qui est absence de domination. [...] Nous ne voulons pas partir en Palestine pour y fonder un État [...] et troquer nos anciennes chaînes pour de nouvelles. Nous voulons partir en Palestine par soif de liberté et d'avenir, car l'avenir appartient à l'Orient. »

Gershom Scholem, *Quitter Berlin*, 20 janvier 1915, p. 61.

Lucie Marignac : Vous venez de faire paraître aux éditions Rue d'Ulm un document inédit en français, le *Journal* tenu entre 1913 et 1923 par le tout jeune Gershom (né Gerhard) Scholem avant son émigration en Palestine. Pouvez-vous nous présenter l'itinéraire d'ensemble de son auteur en quelques mots ?

Angela Guidi : Gershom Scholem est un intellectuel majeur du xx^e siècle. Il est né à Berlin en 1897, dans un environnement juif assimilé par rapport auquel il prendra ses distances de manière précoce en s'engageant dans l'étude de la tradition juive et dans le mouvement sioniste. Après sa thèse de doctorat, consacrée à l'un des plus anciens textes cabalistiques, il émigre en 1923 en Palestine mandataire. Sa carrière de savant se déroule à l'Université hébraïque de Jérusalem, où il occupe, à partir de 1933, la chaire d'Histoire de la mystique juive et de la *qabbalah*, discipline qu'il établit et à laquelle il consacre ses grands livres de la maturité. Il a été aussi une figure marquante du mouvement anarcho-sioniste, à côté notamment de Martin Buber. Dans ses travaux, il accorde une place centrale à l'élément apocalyptique et à la dialectique entre tradition et innovation, qu'il place au cœur de son interprétation de l'histoire juive. Son influence a été déterminante dans le champ de l'histoire des religions, mais s'est exercée aussi dans les domaines de la philosophie (Walter Benjamin, Jacob Taubes), de la poésie (Ingeborg Bachmann, Paul Celan, Nelly Sachs) et même de la critique littéraire (Harold Bloom, Cynthia Ozick). On peut dire sans exagération que ses conceptions historiographiques ont contribué à l'élaboration d'une conscience juive moderne.



LM : Pourquoi ajouter ce témoignage à l'œuvre déjà bien traduite et commentée du futur grand historien de la cabale ?

Angela Guidi : Il était fort dommage que ce texte ne soit accessible qu'aux spécialistes et aux germanistes, car son importance dépasse largement la dimension strictement biographique et documentaire. Bien sûr, le *Journal* éclaire d'une lumière nouvelle la trajectoire de Scholem et enrichit notre compréhension de ses préoccupations de savant et d'intellectuel engagé. On comprend mieux, par exemple, le cheminement original qui le conduit de la révolte contre son milieu bourgeois à l'adhésion à un sionisme libertaire et antiétatique puis à la redécouverte des courants mystiques du judaïsme que l'historiographie de l'époque ne tenait pas en haute considération. Mais c'est aussi tout un maillage et un champ de tensions culturelles et politiques qui parcourent l'Allemagne préhitlérienne que l'on retrouve dans ces notes fiévreuses, dont il faut souligner également la valeur littéraire. On y croise Martin Buber, Walter et Dora Benjamin, Werner Scholem et toute une constellation d'intellectuels juifs en révolte – qu'ils soient socialistes, anarchistes ou sionistes – pris dans la tourmente de la Première Guerre mondiale.

LM : L'édition originale allemande des *Tagebücher*, parue à la fin des années 1990, se compose de deux gros volumes. Avez-vous opéré une sélection dans les textes, et quels ont été les critères de vos choix ?

Angela Guidi : Oui, d'une part, nous avons souhaité mettre en avant la dimension presque narrative de ce document. Ces pages font le récit de la formation d'un jeune juif aux prises avec ses inquiétudes spirituelles, ses amitiés, ses amours, ses idéaux politiques et ses démons intérieurs ; de ce fait, il nous a semblé préférable d'écarter des passages redondants ou des digressions marginales. D'autre part, il était important de montrer toutes les facettes de ce parcours, y compris les moins connues, d'où la place que nous avons accordée, par exemple, aux considérations sur les mathématiques ou aux notes de lecture des grands auteurs allemands et danois du XIX^e siècle. Il faut aussi préciser que le second volume de l'édition originale contient également des essais et des textes épars qui ne font pas partie, à proprement parler, des entrées du *Journal* et que nous n'avons pas retenus pour l'édition française.

Sacha Zilberfarb : Réduire le volume du *Journal* original tout en conservant le plus possible la diversité des réflexions et des expériences de Scholem a été une véritable gageure. Outre les considérations touchant à ses principaux objets d'études – philosophie, judaïsme, mathématiques –, il s'agissait également de rendre compte de ses multiples activités, en tant que journaliste, essayiste, conférencier, militant, traducteur... Activités qu'il commence très tôt – rappelons que Scholem a 16 ans lorsqu'il entame son *Journal*.



À lire ces pages, on se demande comment Scholem réussit à tout faire tenir dans des journées de seulement vingt-quatre heures : chaque jour ou presque, il court de réunions politiques en conférences, suit des cours à l'université, s'adonne à des lectures proprement encyclopédiques, se consacre à l'apprentissage de l'hébreu, mais aussi de l'arabe, du turc, etc. Et puis, il y a la vie contemplative, les rêveries, les randonnées, les rencontres, tout ce quotidien, peut-être parfois plus anecdotique (mais pas seulement : pensons aux différentes convocations aux conseils de révision et aux stratégies adoptées pour échapper au service militaire), dont il fallait garder la trace. C'est toute cette matière, qui fait l'épaisseur d'une vie réflexive et active, que le *Journal* donne à voir.

LM : L'image du jeune Scholem ainsi reflétée est-elle différente de celle que nous livre son autobiographie, *De Berlin à Jérusalem*, publiée en 1977 et traduite moins de dix ans après en français ?

Angela Guidi : Scholem s'est à l'évidence servi de ces notes pour rédiger ses deux grands témoignages, *De Berlin à Jérusalem* – chroniques des années allemandes – et *Walter Benjamin. Histoire d'une amitié*, consacré à sa relation avec Benjamin. Ces deux livres sont l'œuvre d'un intellectuel accompli qui construit savamment son récit autobiographique en regardant ses expériences juvéniles avec détachement. Le *Journal* est un document d'un genre différent. Non seulement il livre des précisions et des anecdotes précieuses, que l'on ne retrouve pas forcément dans la production autobiographique postérieure, mais il garde aussi une fraîcheur et une immédiateté extraordinaires. Ces pages nous plongent au cœur des événements et des secousses, intimes et historiques, qui ont façonné la personnalité de Scholem. On y assiste à la naissance d'une « conscience juive rebelle », pour reprendre l'expression employée par Michael Löwy à propos de ce qui se joue dans cette écriture.

Sacha Zilberfarb : Le *Journal* donne aussi à voir un jeune homme qui se débat, parfois très violemment, avec ses contradictions et ses démons intimes. Il est le lieu où tout se dit sans filtre, jeté brutalement, aux heures tardives de la nuit, à un rythme frénétique, dans des phrases parfois précipitées et contradictoires. On est effectivement loin du Scholem savant, réfléchi et distancé des livres plus tardifs. La fraîcheur de la jeunesse prend souvent chez lui une dimension très sombre et explosive.

LM : Angela, vous avez une expérience importante en tant que traductrice de l'italien, et vous Sacha, comme traducteur de l'allemand. Le texte de Scholem est-il un texte difficile à traduire ? Pourquoi est-il scandé de citations plus ou moins longues en hébreu ?

Sacha Zilberfarb : Les textes à caractère privé (journaux, notes de travail, etc.), n'étant pas destinés à être publiés, présentent souvent des difficultés particulières de traduc-



tion, pour la simple raison, déjà, qu'ils ne sont ni relus ni corrigés. On écrit pour soi, on s'embarrasse peu de cohérence, et le fil de la pensée peut être très discontinu. C'est souvent le cas du *Journal* de Scholem, même si, d'un autre côté, ces pages sont aussi le lieu d'une réflexion très consciente où s'élaborent plus posément certains textes destinés à être publiés dans les revues telles que *Der Jude* ou *Die Blau-Weisse Brille*. Cette dimension de laboratoire d'écriture, où l'auteur forge ses concepts et revient sur ses formulations en les creusant et les variant en vue d'exprimer le plus précisément possible une pensée complexe, est un autre aspect passionnant du *Journal*. La présence de l'hébreu dans le texte est centrale aussi en ce sens : elle est le signe que les pages du *Journal* sont un espace de réflexion sur la langue, et de conflit entre les langues. C'est dans le *Journal* que le jeune Scholem s'autorise, sans doute pour la première fois, à écrire en hébreu, qui est pour lui la langue à conquérir sur l'allemand et sur le yiddish. Un hébreu dont l'esprit et le style ont d'ailleurs tendance à envahir l'allemand, qui prend souvent un tour étrange, biblique pourrait-on dire. Enfin, si ce texte est si difficile à traduire, cela tient tout simplement au style à la fois très dense et éruptif de Scholem, qui reconnaît lui-même, dans une des pages du *Journal*, qu'il est peut-être le seul à pouvoir se lire et se comprendre. Scholem a écrit un jour dans sa correspondance qu'il pensait plus vite qu'il ne pouvait écrire. C'est très sensible dans le *Journal*. Les phrases courent à perdre haleine pour rattraper le mouvement de la pensée.

Angela Guidi : L'apprentissage de la langue hébraïque occupe une place centrale dans le parcours de « dissimulation » du jeune Scholem. Être sioniste, c'est aussi apprendre à penser « hébraïquement », redéfinir son rapport au monde et à l'histoire dans et à travers la langue hébraïque. D'où la nécessité de s'y référer fréquemment dans le *Journal*. Il faut également avoir à l'esprit que Scholem pose à cette époque les premiers jalons d'une théorie mystique du langage – basée essentiellement sur l'hébreu – dont il précisera les contours cinquante ans plus tard.

LM : Le volume que vous publiez comporte trois textes de présentation et un appareil éditorial important (chapeaux, annotation, répertoire biographique...). Pouvez-vous nous en dire davantage sur la genèse de cette édition ?

Angela Guidi : Le *Journal* de Scholem n'a pas été rédigé en vue d'une publication. Or, l'arrière-plan historique et culturel de ce récit intime est extrêmement riche. Il nous a donc paru important d'accompagner la traduction d'un appareil critique à la fois maniable et utile à la compréhension du texte et du contexte. Il comporte des renvois en bas de page avec la transcription et la signification des mots en hébreu, des notes informatives ou de commentaire (en fin de texte), un bref résumé biographique en introduction de chaque année de rédaction ainsi que des outils de consultation (un index général et un glossaire des personnalités fréquemment citées). Nous avons



également enrichi le volume d'un dossier iconographique, avec notamment des photos de Scholem et de ses proches et la reproduction de quelques tableaux de Chagall et de Picasso évoqués longuement dans le *Journal*. Le livre comporte enfin une préface de Johann Chapoutot qui retrace les lignes principales du contexte socioculturel des années 1910 et 1920 en Allemagne, une introduction de Sonia Goldblum sur la question de la modernité juive et une postface de Giulio Busi sur la relation entre le jeune Scholem et le couple Benjamin.

LM : Ce *Journal* est un document de première main sur des sujets divers : les lectures formatrices de Scholem (surtout des philosophes), ses tensions avec sa famille juive assimilée, ses relations avec Walter Benjamin, son enthousiasme initial pour la pensée de Martin Buber, sa (non-)participation à la Première Guerre mondiale, sa critique du sionisme de Herzl, sa découverte de l'art contemporain... Pourriez-vous développer certains de ces aspects qui vous semblent particulièrement intéressants ?

Angela Guidi : Je dirais que, du point de vue de la profondeur de la réflexion et de l'incandescence de l'écriture, les pages, très nombreuses, consacrées à la figure de Walter Benjamin sont à part. C'est la genèse, parfois tumultueuse, d'une amitié qui, dans toutes ses dimensions – affective, intellectuelle, philosophique –, constitue un sujet de méditation ininterrompu pour Scholem. Les considérations sur la nature du processus historique, sur l'idée de rédemption ou sur la dimension métaphysique du langage esquissées dans ce *Journal* sont le fruit d'un intense compagnonnage intellectuel entre les deux amis. Elles sont destinées à d'importants développements dans leur production à venir.

Sacha Zilberfarb : Le *Journal* montre la formation au fil du temps d'un jeune juif révolutionnaire, qui associe toujours l'idée de sionisme à la question du mouvement. Scholem opère une critique de tout, en premier lieu du sionisme politique tel qu'il est hérité de Herzl. C'est une pensée en questionnement permanent, qui hait toute fixité. Un des aspects les plus intéressants du *Journal* est pour moi la façon dont Scholem articule son sionisme – donc, malgré tout, une forme de nationalisme –, son engagement pacifiste lors du conflit mondial et l'internationalisme révolutionnaire pendant la guerre et lors de la Révolution spartakiste.

LM : Que signifie pour vous, dans le contexte actuel, la redécouverte du sionisme libertaire et humaniste de Scholem ? En quoi peut-il résonner profondément avec nos préoccupations contemporaines ?

Angela Guidi : Il est important d'avoir une appréhension historique du mouvement sioniste et de prendre en compte toute sa richesse et sa complexité. De sensibilité anarchiste, le jeune Scholem voit dans le sionisme un projet de renouvellement



qui est plus culturel que politique. Après l'émigration, il s'est toujours montré très critique vis-à-vis du nationalisme fanatique et étriqué. Dès son arrivée en Palestine, il a intégré le groupe *Brit Shalom* [Alliance de Paix], qui prônait un accord avec les Arabes pour la création d'un État binational. Par la suite, il s'est régulièrement opposé à la droite sioniste, y compris dans son expression religieuse.

Sacha Zilberfarb : Il me semble essentiel de rappeler aujourd'hui l'existence de ce sionisme-là, et surtout de remettre à l'honneur toute expérience « libertaire et humaniste ».

LM : Pour finir, pourquoi avoir choisi le titre *Quitter Berlin* pour cette édition française ?

Angela Guidi et Sacha Zilberfarb : Au vu de la richesse des contenus et de la qualité littéraire de ce document, le titre « Journal 1913-1923 » nous a paru réducteur. D'ailleurs, Scholem donne presque systématiquement des titres aux sections de son *Journal*, bien qu'il n'ait pas songé à le faire pour l'ensemble des entrées. Le titre *Quitter Berlin* nous a paru faire écho à son programme existentiel : tourner le dos à l'Allemagne, au sens à la fois géographique et culturel. Mais cette expression suggère aussi l'idée qu'il s'agit d'un processus en fin de compte inachevable, qui a accompagné Scholem tout au long de sa vie.



Gershom Scholem étudiant la cabale (Jérusalem, 1925).
Collection de la Bibliothèque nationale d'Israël (Jérusalem).